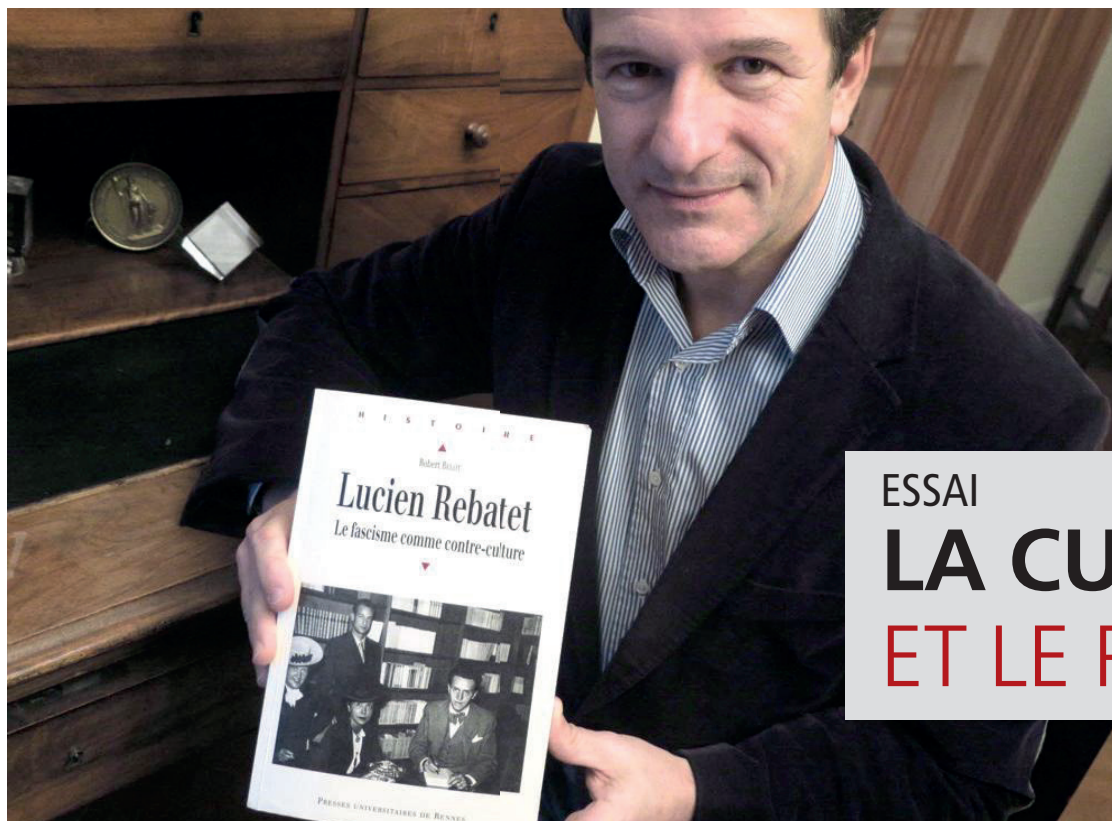


084	UTBM Service communication	Le Mag Est Républicain	24 avril 2016
		Culture	Robert Belot - culture - essai - histoire



ESSAI
**LA CULTURE
ET LE PIRE**

Robert Belot, historien-chercheur de l'université de technologie de Belfort-Montbéliard, est un spécialiste de la Seconde Guerre mondiale.

ROBERT BELOT, HISTORIEN, JETTE UN PAVÉ DANS LA MARE EN S'ATTARDANT SUR LUCIEN REBATET, ÉCRIVAIN ET JOURNALISTE TRÈS MODERNE, QUI VA BASCULER DANS L'HORREUR.

PAR KARINE FRELIN

Ce personnage ambigu l'a accompagné des années durant, depuis qu'il a fait sa thèse d'histoire sur lui et rencontré la veuve de Lucien Rebatet : Robert Belot, historien-chercheur de l'université de technologie de Belfort-Montbéliard (UTBM), spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, gardait en mémoire que « même la culture ne peut immuniser contre le pire ». Puis Patrick Modiano a reçu le prix Nobel de littérature en 2014 : dans son roman, « Place de l'Étoile », il invite l'écrivain dès les premières pages, le citant directement ou à travers un de ses personnages, Léon Rabatète. Robert Belot décide de revenir sur ce disciple de Louis-Ferdinand Céline, qui avait décidé, en 1968, quatre ans avant sa mort, de rédiger les « Mémoires d'un fasciste ». « Certains collaborateurs français sont des hommes de grande culture », rappelle l'historien. Rebatet lui-même est un grand critique d'art, « l'un des premiers à traiter du cinéma américain dans les années trente, journaliste très ouvert à la modernité, qui va basculer dans l'horreur. »

Ce qui intéresse l'historien, c'est cette bascule qui amène l'homme, en 1942, à écrire « Les décombres », une histoire de la décadence française, qui fut... un

best-seller ! « Un récit à la première personne, très violent », glisse Robert Belot, qui en a retrouvé un exemplaire, rarissime.

« CETTE PAROLE EXTRÊME ET VIOLENTE A PEUT-ÊTRE PRÉPARÉ À LA RÉPUBLICANISATION DES FRANÇAIS... »

Le terreau de l'historien belfortain reste plus communément la Résistance. Il sait donc « qu'un résistant croit que la défaite n'est jamais définitive. Un collaborateur, lui, est fataliste. Et pense que la défaite est une opportunité. Rebatet ne croit plus en la France. Le processus est un peu le même qu'avec le Front national, pour qui rien ne va jamais plus ».

Amoureux fou de Wagner, « le choc de sa vie », adolescent, lorsqu'il découvre le compositeur allemand, le mélomane Rebatet est condamné à mort en novembre 1946, à l'instar de ses congénères « intellectuels collabos ». Échappant à la mort après avoir argumenté comme un beau diable - le procès que rapporte Robert Belot est éloquent de passion et de croyances intactes -, Rebatet reste persuadé que la collaboration pouvait

régler tous les problèmes en prônant l'antihumanisme, justifiant le crime contre l'Humanité. À la libération, Gallimard lui offre encore de publier « Les deux étendards », où il évoque son éducation. Patrick Modiano a ressorti le personnage de l'oubli. Robert Belot a creusé l'homme, qui vaut un personnage romanesque : « Une psychologie fragile, une identité sexuelle non assurée, une identité sociale et personnelle anémique », qui se nourrit « d'idéologies crépusculaires et suicidaires ». Rebatet a été, durant les années 30 et 40, malheureusement, « l'un des visages de la France ». « Il a beaucoup été lu mais a-t-il été cru ? », s'interroge Robert Belot qui avance une autre thèse : « Cette parole extrême et violente a peut-être préparé à la républicanisation des Français... » La vie, la mort d'un intellectuel qui « exprime le mieux le fascisme français » : ce quasi-roman offre le recul et la temporisation face à des propos extrêmes qu'on espérait voir définitivement oubliés...

« Lucien Rebatet, le fascisme comme contre-culture » de Robert Belot, 427 pages, 23 €, Presses universitaires de Rennes.